

De la naissance de Jésus à la naissance d'une foi (sur un emploi « divin » du grec τόπος chez Luc et chez Jean)

In: Revue belge de philologie et d'histoire. Tome 63 fasc. 1, 1985. Antiquité — Oudheid. pp. 92-98.

Citer ce document / Cite this document :

Delebecque Édouard. De la naissance de Jésus à la naissance d'une foi (sur un emploi « divin » du grec τόπος chez Luc et chez Jean). In: Revue belge de philologie et d'histoire. Tome 63 fasc. 1, 1985. Antiquité — Oudheid. pp. 92-98.

doi : 10.3406/rbph.1985.3494

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rbph_0035-0818_1985_num_63_1_3494

De la naissance de Jésus à la naissance d'une foi (sur un emploi «divin» du grec τόπος chez Luc et chez Jean)

Édouard DELEBECQUE

Le mot grec τόπος a des sens très nombreux, concrets et abstraits. Il est d'un emploi courant dans le Nouveau Testament, où il demeure, en général, aussi banal que dans notre langue : il désigne un «lieu», un «endroit», une «place», s'agissant d'un lieu vague ou précis, géographique ou non, d'un endroit du corps, même du «passage» d'un livre. Le mot est souvent accompagné d'un adjectif, «désert» par exemple, ou «saint», le «Lieu Saint» étant le Temple de Jérusalem. Il désigne encore la «place» d'une personne ou d'un objet. Avec ce sens, il est souvent le complément d'un verbe signifiant «mettre» (à une place), «occuper» (une place). Dans la plupart des cas le mot est clair dans son contexte.

Il reste pourtant quelques exemples où l'on aurait tort de le traduire trop vite ; il peut poser un problème et donner à réfléchir. Ainsi en Jean, 14, 2-3, lorsque Jésus, dans le discours d'adieu à ses disciples, leur annonce qu'après les avoir quittés, et avant de revenir, il ira «leur préparer une place» dans la maison de son Père.

L'évangéliste, en ces deux versets, emploie deux fois le verbe *ετοιμάζειν* et le fait suivre des deux mots *τόπον ὑμῶν*, littéralement «(préparer) une place pour vous» ⁽¹⁾. Dans une communauté de lieu, c'est-à-dire au ciel, l'union entre Jésus et ses disciples sera définitive et plus étroite que sur la terre. L'expression est très généralement traduite «(je vais) vous préparer une place», et ce sens peut fort bien s'admettre.

Cependant, si l'on considère qu'au cas où le verbe est accompagné d'un complément indirect, dans le sens de «préparer quelque chose *pour* quelqu'un», «*lui* préparer quelque chose», le datif est, dans les Évangiles, placé immédiatement avant ou, plus souvent, immédiatement après, le verbe ⁽²⁾, on est porté à se demander si la séparation du verbe et de son complément par le mot τόπος n'a pas

(1) Vulgate : *parare* (et *praeparare*) *vobis locum*.

(2) Par exemple Mt., 26, 17 ; Mc., 14, 15 ; Lc., 22, 8, etc.

pour effet de faire du datif *ὑμῖν* le complément du substantif «place» plus que du verbe «préparer», comme le suggérait déjà la traduction littérale donnée au paragraphe précédent.

Ainsi, «une place pour vous», indépendamment du verbe, semble pouvoir signifier «votre place», c'est-à-dire «une place qui est la vôtre», la place (ou l'endroit) qui vous revient, la place *voulue par le Père*, dont Jésus applique les ordres.

Une telle interprétation, plus nuancée que l'autre, semble justifiée par le sens qu'il convient de donner, croyons-nous⁽³⁾, à la phrase de Luc, 2, 7, où il est dit que Marie, dans la nuit de Noël, «coucha l'enfant Jésus dans une crèche», *διότι οὐκ ἦν αὐτοῖς τόπος ἐν τῷ καταλύματι*, *quia* – traduit la Vulgate – *non erat eis locus in diversorio*. On traduit très généralement les deux textes, grec et latin («(parce qu') il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie», ou «faute de place pour eux dans l'hôtellerie», comme si le vaste caravansérail désigné par le mot *κατάλυμα* pouvait être comble, ou comme si l'hôtelier, même au moment d'une naissance, avait refusé d'accueillir un ménage visiblement pauvre et en modeste équipage.

Le verbe *εἶναι*, comme *esse* en latin, accompagné d'un datif, signifie «avoir», mais on a l'impression, déjà ressentie dans les versets de Jean cités plus haut, que le datif *αὐτοῖς* se rapproche davantage, par le sens, du substantif *τόπος* que du verbe *εἶναι*. Le vrai sens doit être «ils n'avaient pas *leur* place dans l'hôtellerie», «ce n'était pas *un endroit pour eux*, dans l'hôtellerie». Dans le domaine humain, une naissance n'était guère concevable en un lieu public, bruyant, où le recensement avait attiré une cohue de voyageurs et de bêtes de somme. Mais, selon le plan de Dieu, il fallait que le Sauveur naquît, sans éclat, dans le plus pauvre et le plus humble des endroits : une grotte, une étable, était la place prévue par le Père.

Il semble donc que, dans les textes examinés de Jean et de Luc, le mot *τόπος* dépasse le sens habituel, terrestre et humain, somme toute banal, et se superpose à lui. Il signifie un endroit divin, choisi et *voulu par Dieu*, une étable pour la venue de son Fils au monde, le ciel comme éternel séjour préparé pour ses serviteurs.

Les remarques précédentes conduisent à poser une fois de plus⁽⁴⁾ le problème fondamental, qui a donné lieu à d'infinies controverses, sur le sens des versets où Jean décrit l'intérieur du tombeau vide, vu par Simon Pierre et par lui-même (Jn., 20, 6-8). On peut juger utile d'y revenir, à la lumière des exemples du mot *τόπος* étudiés plus haut.

(3) Cf. E. DELEBECQUE, *Évangile de Luc*, Belles Lettres, 1976, pp. 12-13, avec la n. 7 ; cf. aussi, du même, «Autour de la crèche», in *La Pensée catholique*, n° 174, mai-juin 1978, pp. 36-41.

(4) Qu'il me soit permis de renvoyer à des articles antérieurs, *Revue des Études grecques*, 1977, pp. 239-248 ; *La pensée catholique*, n° 186-187, pp. 123-127 ; *Bulletin Guillaume Budé*, II-1979, pp. 171-174.

«Le troisième jour» après la crucifixion, Marie Madeleine, surprise de voir déplacée la pierre qui fermait l'entrée du tombeau, court informer Simon Pierre et «le disciple aimé de Jésus». Elle croit tout de suite que le corps du Crucifié a été dérobé. Jean, plus jeune et courant plus vite, arrive le premier, passe la tête à l'intérieur et voit par terre les «bandelettes» (τὰ ὀθόνια). Pierre arrive à son tour, pénètre dans le tombeau et regarde. Que voit-il ?

Le suaire (τὸ σουδάριον), qui était sur la tête de Jésus, ne gît pas sur le sol avec les bandelettes (μετὰ τῶν ὀθονίων) mais roulé à part (ἀλλὰ χωρὶς ἐντετυλιγμένον) ... Les mots suivants, qui achèvent la phrase, seront examinés plus loin. Jean a le droit de dire, dans son Évangile, ce que Pierre a vu, puisqu'il a le premier passé la tête à l'intérieur du tombeau ; et puis les deux apôtres ont évidemment dû s'entretenir très vite et très souvent du spectacle insolite offert alors à leurs yeux.

Dans son parfait équilibre la phrase grecque est claire. Elle oppose nettement le suaire aux bandelettes, et leurs positions et leurs dispositions. Le suaire, un linge de petite taille, n'est pas à plat (κείμενον) sur le sol comme le sont les bandelettes, lesquelles ont servi à maintenir les bras le long du corps, à lier les jambes l'une à l'autre et peut-être à fixer le linceul autour du corps ; le suaire est à part, et roulé, soit mis en boule soit parce que, enroulé sur lui-même, il a fait office de mentonnière⁽⁵⁾.

Tel est le sens des mots grecs du verset 7 : (Πέτρος ... θεωρεῖ ...) τὸ σουδάριον, ὃ ἦν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ, οὐ μετὰ τῶν ὀθονίων κείμενον, ἀλλὰ χωρὶς ἐντετυλιγμένον ... Ils sont rendus fidèlement par la Vulgate : (Petrus ... vidit ...) sudarium, quod fuerat super caput ejus, non cum lintheaminibus positum, sed separatim involutum ... Mais le verset ne s'arrête pas là. Il possède trois mots de plus avant de toucher à sa fin : εἰς ἓνα τόπον, in unum locum. Ici commencent les difficultés, les divergences, et se posent les problèmes sur le mot τόπος et ses voisins.

Les traducteurs ne sont d'accord que pour admettre l'équivalence de εἰς + accusatif, qui implique un mouvement, et de ἐν + datif, qui implique une absence de mouvement, et ils traduisent εἰς en lui donnant le sens de ἐν. Ils ont probablement tort, dans leur accord. La chose est souvent permise, sans doute, dans les textes du Nouveau Testament, mais très rarement chez Jean, et encore sans qu'on puisse l'affirmer en toute certitude. Avec lui, l'équivalence apparente est plutôt un emploi de la préposition εἰς avec une valeur prégnante, ce qui ne peut pas être le cas dans notre verset. Mieux vaut donc donner à la préposition son sens classique normal.

Le désaccord commence avec la traduction du mot τόπος, «lieu», «endroit», «place», trois sens qui peuvent être admis ; mais «coin» surprend davantage⁽⁶⁾.

(5) On se gardera de confondre le suaire avec le linceul, ἡ σινδών, dont Jean ne parle pas. Suppose-t-il un instant qu'on aurait pu le dérober ?

(6) Il arrive souvent que l'on ne se rende pas compte, dans ces traductions, si l'adverbe χωρὶς dépend du participe ἐντετυλιγμένον, ou s'il faut le rapprocher de τόπος, un «endroit à part».

Là où le désaccord devient total, c'est sur le mot *ἓνα*, *unum*, qui qualifie *τόπον*. Ici l'on trouve «roulé *au même* endroit», là «à *sa* place», «à *une autre* place», «dans *un autre* endroit», «dans *un lieu*», et même, on l'a vu, «dans *un coin*». Ainsi le mot *εἷς*, qui indique normalement le caractère *unique* d'une personne ou d'une chose, est doté des sens les plus divers, comme s'il signifiait ici l'identité et là la différence, la possession, ou l'indéfini. En dehors de son sens normal, il peut certainement signifier l'indéfini, car il a quelquefois la valeur d'un *τις*, surtout dans la langue tardive. Mais en ce cas, il vaut mieux le traduire par «un certain», ce qui n'arrive guère dans le verset en question.

De toute façon, des traductions de ce genre-là ou bien forcent ou bien dénaturent le texte grec ; et leur diversité ne peut être que le signe de l'erreur, au moins dans tous les cas sauf un. Jamais elles n'expliquent en toute clarté la position des objets qui ont servi à l'ensevelissement. La scène est pourtant capitale ; le moment est décisif dans la vie de l'évangéliste ; Jean a vu de ses yeux les choses du tombeau vide. Se peut-il qu'il termine sa description du spectacle incroyable par trois mots obscurs ou vagues, sans préciser quel est cet «endroit», un endroit apparemment «unique» ?

Une ponctuation nouvelle peut nous tirer de l'impasse. La solution ne serait-elle pas d'avancer de trois mots la coupure qui sépare actuellement les versets 7 et 8, et de faire commencer ainsi le verset 8 par *Εἰς ἓνα τόπον* ? On sait que les manuscrits anciens ne connaissent ni l'accent ni la division en versets ni la séparation des phrases ni même la séparation des mots. Il appartenait au lecteur de distinguer les mots les uns des autres et de les grouper selon leurs affinités. Mais il pouvait se tromper.

Le passage de nos trois mots d'un verset dans le suivant ne fait pas en soi de difficulté ; mais il n'est concevable que si l'on admet une erreur ancienne commise dans la copie du texte d'origine, propagée ensuite dans tous les manuscrits d'un texte devenu intouchable. Il se trouve que j'ai ailleurs proposé ce déplacement (7), par une hypothèse pure, en dehors de toute affirmation parce qu'aucun manuscrit ne donne une variante qui la soutienne. Si l'on croit devoir ici la reprendre, c'est parce que l'emploi du mot *τόπος* nous invite à y revenir.

Dans son texte traditionnel, le verset 8 commence par *Τότε οὖν εἰσῆλθεν, Tunc ergo introivit*, «Alors il entra (l'autre disciple, qui était arrivé le premier au tombeau)». La particule de liaison *οὖν* se trouve à la seconde place de la phrase, comme il est de règle. Trois fois Jean commence une phrase par *Τότε οὖν*, en 11, 14 ; 19, 1 et 16 ; et c'est peut-être la raison qui a poussé un copiste à la faire commencer de même, ici, une quatrième fois. Mais on peut se demander si Jean n'aurait pas écrit – ou dicté – *συν* plutôt que *οὖν*. Les syllabes peuvent aisément se confondre dans une onciale, où le sigma lunaire est quelquefois pris pour un *ο* :

(7) Cf. le *Bulletin Budé* de la n. 4.

οὐν ressemble fort à *συν*. Il faudrait donc lire un original *TOTECYNEICHAΘEN* au lieu de *TOTEOYNEICHAΘEN*. Précédés de *Εἰς ἓνα τόπον*, les deux mots signifieraient littéralement «... alors il (l'autre disciple ...) *entra avec ...*» ; et le *συν-* du préverbe serait confirmé par le *καί* qui suit immédiatement le nouveau verbe.

Si les mots grecs, en soi, ne souffrent pas d'objection, le français est par malheur impuissant à rendre le verbe composé de deux préverbes. L'allemand aurait plus de facilité pour donner l'équivalent de *συνεισέρχασθαι* grâce au verbe composé *mit-eintreten*. L'emploi du verbe grec n'aurait rien de surprenant dans un passage où abondent le verbe *ἔρχεσθαι* et ses composés. Des versets 1 à 10 on compte six fois le verbe simple à des personnes, à des modes et des temps divers, aux versets 1, 2, 3, 4, 6, 8, une fois avec le préverbe *ἐκ-* au verset 3, deux fois avec le préverbe *εἰς-*, aux versets 5 et 6 (et 8 aussi selon le texte traditionnel), une fois enfin au verset final avec *ἀπ-*, quand les apôtres *sortent* du tombeau.

Dans une péricope où Jean insiste sur les allées et venues des personnages, près du tombeau, dans le tombeau, hors du tombeau, est-il invraisemblable qu'il rende le verbe banal «entrer» plus expressif en lui adjoignant un préverbe supplémentaire ? Bien plus, ce verbe à deux préverbes, qui est très grec, Jean est *le seul* auteur du Nouveau Testament à en faire usage, et à deux reprises, en 6, 22 et 18, 15, et précisément sous la forme identique. Il serait naturel qu'il soit venu sous sa plume ici, une troisième fois, dans une circonstance extraordinaire, en un moment qui va marquer sa vie.

Ce troisième emploi du verbe, au lieu d'un quatrième *τότε οὐν*, paraît donc possible, sinon probable, pour des raisons logiques et matérielles. Il a l'avantage encore de donner un sens excellent, éclairant les trois mots obscurs qui nous embarrassaient à la fin du verset 7. Si Jean a bien commencé sa phrase du verset 8 par *Εἰς ἓνα τόπον τότε συνεισῆλθεν*, c'est qu'il a voulu mettre l'accent sur *un* endroit en tous points exceptionnel.

Ἔνα, accusatif de *εἰς*, s'explique doublement, sur le plan humain, sur le plan divin. Le mot d'abord est l'équivalent de *τις*, pour signifier «un certain endroit»⁽⁸⁾, l'endroit précis du tombeau atteint par Jean lorsqu'il avançait dans la pénombre pour rejoindre Simon Pierre. Mais *εἰς* enlève ce qu'il y a d'indéfini dans *τις*, et marque, sur le plan divin, l'endroit *unique*, un endroit mémorable, privilégié, incroyable, où un trait de lumière ouvre les yeux du disciple préféré, qui dit de lui-même «il vit, et il crut».

(8) *Εἰς* peut avoir le sens de *τις* : l'endroit est indéfini pour Pierre, mais défini pour Jean ; il ne saurait être ici «n'importe lequel» : cf. la différence avec Lc., 11, 1, où *τόπος τις* désigne un endroit vague, comme *εἰς ἕτερον τόπον*, Actes, 12, 17. – Quant à la préposition *εἰς*, elle ne peut signifier «(entrer) *dans* (le tombeau)», puisqu'il n'est question que d'un *endroit* du tombeau et non de l'*ensemble* du tombeau ; la préposition indique *jusqu'à* quel endroit Jean avance.

Ainsi se réalise l'annonce que Jésus avait faite à la fin du discours rappelé plus haut, le discours d'adieu à ses disciples, peu de temps avant de monter au calvaire : «Maintenant, je vous ai avertis, avant que la chose (c'est-à-dire ma mort, mon retour auprès du Père) n'arrive, afin que, *quand elle sera arrivée, vous croyiez*» (14, 29).

Jean est le premier, quand «la chose» est arrivée, à recevoir la lumière de la foi, à un endroit précis, peut-être invisible au sein de la demi-obscurité régnant dans le tombeau vide, mais qui donne un nouveau sens à sa vie car c'est l'endroit *voulu par Dieu* (9). Et si Jean croit devoir préciser qu'il est «entré avec» pour rejoindre Simon Pierre entré avant lui, c'est parce qu'il lui fallait montrer qu'il ne fut pas le seul premier témoin (10) du prodige inouï de la résurrection.

Reste un problème : comment traduire la phrase nouvelle ? Il est aisé de garder le mouvement si expressif du texte, avec l'unique sujet placé après le premier verbe, avec l'*endroit* jeté en tête pour accrocher l'attention, avec le relief donné aux deux verbes essentiels de la fin. Il est plus difficile de rendre le premier élément du préverbe double *συνελθ-*, la solution la moins mauvaise étant peut-être d'employer «à son tour». Il est presque impossible enfin d'exprimer la richesse du sens contenu dans l'accusatif de *εἰς*. Un simple «certain», privé de l'article indéfini «un», pourrait à la rigueur convenir, puisque le mot est à la fois vague comme équivalent de *τις*, et précis comme le veut l'idée d'unité incluse dans *εἰς*. Il conviendrait pour associer le lecteur au secret de l'âme qui va recevoir la lumière. Et la phrase pourrait être en français : «Jusqu'à certain endroit, alors, à son tour, il entra également, l'autre disciple, celui qui était arrivé le premier au tombeau, et il vit, et il crut».

Jean peut parler à la troisième personne, son témoignage est irrécusable car il se désigne lui-même : il est le seul à pouvoir dire : «A cet-endroit-là, entré à mon tour à côté de Simon Pierre, je vis, et je crus».

Dans la nuit de Noël, sous la plume de Luc, on entendait de même la voix de Marie ; elle seule pouvait dire : «Ce n'était pas notre endroit, dans un caravan-sérail». L'endroit voulu par Dieu était une étable.

Aux deux extrémités de la vie de Jésus, juste avant sa naissance, juste après sa mort et sa résurrection, deux évangélistes emploient le mot *τόπος* et lui enlèvent de

(9) Il y a lieu de rappeler que le mot *τόπος* peut avoir une acception religieuse : dès le 1^{er} siècle avant J.-C. (et peut-être dès le III^e) les rabbins désignaient Dieu par le mot *Magôm*, «le lieu». De là vient qu'en grec Dieu est appelé *τόπος* (Philon, *Somn.*, 1, 63 ; *Lois allég.*, 1, 44), soit pour exprimer qu'il contient tout et qu'il est le lieu de tous les êtres, soit par métonymie pour «sanctuaire» ; cf. Mt., 24, 15 ; Jn., 4, 20 ; *Actes*, 6, 13 ; 14 ; 21, 28. Cet usage de *τόπος* pour désigner Dieu est fréquent dans l'hermétisme et la Gnose (note du P. Spicq).

(10) La formule du droit israélite, *Deut.*, 19, 15, est citée ou appliquée dans Mt., 18, 16 ; Jn., 8, 17 ; *II Cor.*, 13, 1 ; *I Tim.*, 5, 19 ; cf. H. VAN VLIET, *No single testimony*, Utrecht, 1958 (id.).

son sens banal et humain pour le faire briller d'une couleur divine. L'humble endroit terrestre d'où va jaillir la lumière de l'Enfant-Dieu sur le monde annonce l'endroit obscur d'où va jaillir la première lumière de la foi dans l'âme d'un disciple. Et c'est dans un autre endroit, désigné par le même mot *τόπος*, mais cette fois situé dans le ciel, que sont appelés les onze apôtres, au milieu du discours prononcé par Jésus au moment où il va les quitter.